

Voici le premier Dictionnaire français des littératures hispaniques. Il se présente comme un voyage intellectuel et sensible à travers l'histoire de l'Espagne et de l'Amérique latine. Plus de cent cinquante spécialistes de renom, français, mais aussi espagnols, argentins, chiliens et vénézuéliens, entre autres, ont participé à sa réalisation. Le croisement de leurs regards fait apparaître dans toute leur acuité les caractères originaux et les lignes de force communes de ces littératures qui se sont nourries les unes des autres.

Les notices fournissent une vision intégrale, pour la première fois, de dix siècles d'histoire littéraire, depuis les *jarchas* poétiques de la première moitié du XI^e siècle jusqu'aux œuvres les plus récentes de la Mexicaine Rosa Beltrán, de l'Hispano-Argentin Rodrigo García, du Bolivien Edmundo Paz Soldán, ou encore des Espagnols Enrique Vila-Matas et Chantal Maillard. Une histoire caractérisée par une diversité qui s'inscrit dans un socle linguistique commun tout en revendiquant une pluralité nationale.

Ce Dictionnaire propose aussi des approches originales, parfois hétérodoxes, sur des sujets tels que l'« érasme », l'« utopie et la littérature » au XVIII^e siècle, le « Noir dans la littérature latino-américaine », la littérature « érotique en Espagne aux XIX^e et XX^e siècles », la littérature « fasciste espagnole », « tango et littérature » ou encore « homosexualité et littérature », et même des articles portant sur des sujets extrêmement contemporains tels que la « Movida », et la « génération du Crack » au Mexique.

Fresque vivante de l'histoire du monde hispanique dans sa dynamique et sa richesse originelles, ce Dictionnaire se lit comme le roman d'une aventure littéraire passionnante.

Cet ouvrage a été coordonné par Jordi Bonells, hispaniste, professeur des universités (université du Sud Toulon-Var) et également auteur de nombreux romans tant en langue française qu'en langue espagnole.

www.bouquins.tm.fr



9 782221 101414



BOUQUINS



BOUQUINS

DICTIONNAIRE DES LITTÉRATURES HISPANIQUES

Sous la direction de
JORDI BONELLS



En couverture : *Man Reclining*, 1978 de Fernando Botero © Fernando Botero, courtesy Marlborough Gallery, New York. Coll. privée. Photo : © Christis Images/Bridgeman Giraudon

DICTIONNAIRE DES LITTÉRATURES HISPANIQUES

ESPAGNE ET AMÉRIQUE LATINE

Sous la direction de
JORDI BONELLS



BOUQUINS

ROBERT LAFFONT

cause la question de la représentation et affirme l'autonomie de l'art, qui participe à la transformation des valeurs esthétiques et de la morphologie des genres et qui instaure des usages politiques de la création artistique. À partir d'une même revendication de l'autonomie de l'art, l'avant-garde offre deux orientations : l'une instrumentaliste, qui prône la transformation de la vie au nom de l'art, l'autre puriste, qui repose sur une conception autotélique du langage littéraire. Les rapports entre réalité et littérature se sont polarisés dans un débat qui oppose les « purs » (Juan Ramón Jiménez, Juan José Domenchina, Gerardo Diego, Vicente Huidobro, y compris les jeunes Federico García Lorca et Jorge Guillén) et les « impurs », qui tardent à théoriser leur credo esthétique, alors que les pratiques laissent apparaître de nombreuses modalités après une longue gestation qui correspond à l'émergence d'un surréalisme espagnol (1925-1935).

En fait, lorsque Pablo Neruda publie le manifeste « *Sobre una poesía sin pureza* » (revue *Octubre*, 1935), un cycle de production s'est achevé depuis la diffusion en Espagne des écrits d'André Breton dans la *Revista de Occidente** en 1925 et le manifeste néruvien. L'ascendant du Chilien, depuis la publication de *Residencia sur la terre** [*Residencia en la tierra*] aura affaibli les positions de l'esthétique « puriste » au bénéfice d'une réhumanisation du langage poétique. Cette transformation, qui configure un nouvel âge d'or de la poésie espagnole, a occulté à certains égards les productions romanesque et théâtrale. La scène espagnole peine à se renouveler, prisonnière du théâtre d'humour et de fantaisie (Enrique Jardiel Poncela, Alejandro Casona), jusqu'à l'apparition de l'*esperpento* (voir ce mot) de

Ramón del Valle-Inclán, ou encore le drame historique et la tragédie lorraine (*María Pineda* [*María Pineda*], *Noces de sang* [*Bodas de sangre*]). La seule véritable rupture est celle du « théâtre impossible » (*teatro irrepresentable* de Lorca ; voir *Le Public*), parce que prématuré pour le public de l'époque, mais dont les audaces thématiques et formelles amorçaient une authentique révolution, tronquée par les circonstances historiques.

Du point de vue esthétique, le réalisme demeure une constante, qui marque autant la production romanesque que théâtrale pendant les années du franquisme. Cependant, les travaux de Geneviève Champeaux sur « les enjeux du réalisme dans le roman sous le franquisme » invitent à nous méfier de toute attitude réductrice face au réalisme social (voir ce thème), qui dépasse la conception du « reflet » pour s'engager dans un dispositif à la fois antidogmatique et subversif contre le discours idéologique du régime autoritaire. La production romanesque n'allait pas dans le sens des préoccupations dominantes à l'intérieur des milieux intellectuels et artistiques. En quête d'un front unitaire antifranquiste, la relative modernité qui s'exprimait dans les agencements textuels a été quelque peu occultée ou n'a pas été appréciée à sa juste valeur. L'onde de choc du structuralisme, très atténuée en Espagne, ne l'épargne pas tout à fait, surtout si l'on considère la production d'un Juan Benet ou d'un Juan Goytisolo à partir de *Don Julian** [*Reivindicación del conde don Julián*]. Le travail sur le dispositif formel modifie en profondeur la perception du réel et alimente un scepticisme général qui conduit aux esthétiques *novísimas* (voir ce mot) de la fin des années 1960 et du tout début des années 1970.

Un nouvel avatar du réalisme apparaît avec l'avènement d'une littérature postmoderne, condamnée, on l'a cru un temps, à n'être que la répétition illusoire des reproductions du réel. Cela a favorisé le triomphe de l'ironie et de la dérision dans la littérature, devenue parodie permanente ou spectacle autoréflexif de l'activité littéraire. Mais on voit aujourd'hui combien la réappropriation du passé est devenue un enjeu essentiel, avec entre autres un jeu sur la superposition des époques qui ne renie pas les modèles d'hier. Jamais les écrits sur la mémoire historique n'ont suscité – en Espagne et ailleurs – un tel engouement, quels que soient les genres.

Claude LE BIGOT
Bibl. : G. CHAMPEAUX, *Les Enjeux du réalisme en Espagne sous le franquisme*, Madrid, Casa de Velázquez, 1995 • J. GRACIA, *Los nuevos nombres*, 1975-2000, in F. RICO, *Historia y crítica de la literatura española*, Barcelone, Crítica, 2000 • J. C. MAINER, *La edad de plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1981 • I. PRAT (éd.), *Poesía modernista española*, Antología, Madrid, Cpsa, 1978.

IDÉES LINGUISTIQUES ET PHILOLOGIQUES (Espagne, Moyen Âge). – Le roi Alphonse X a été la personnalité la plus influente sur la langue et la culture du Moyen Âge hispanique. Suivant les pas de son père, Ferdinand III (1217-1252), qui avait déjà utilisé le *romance* comme langue de la chancellerie, l'adopta aussi pour son administration et, ce qui est plus remarquable, en fit également la langue de rédaction de sa vaste œuvre juridique, historique et scientifique, ainsi que de la plupart des traductions qu'il commanda. Le castillan se retrouve de ce fait définitivement promu, sous son règne, comme langue de culture à la place du latin. Cela a traditionnellement été assimilé à une action de politique linguistique avant la lettre, au cœur de laquelle se situe

le concept de « *castellano derecho* ». Ce terme – qui n'apparaît qu'une seule fois dans l'œuvre alphoncine (dans le prologue du *Libro de la ochava esepera*) – est devenu un lieu commun associé à un modèle de langue que le roi et ses collaborateurs auraient tenté de définir et de fixer dans leurs écrits. On attribue de la sorte au roi Sage une « pensée linguistique » et un dessein de « normativisation », sur lesquels la recherche actuelle se montre très critique : plusieurs auteurs (Rafael Cano Aguilar, Anthony Cárdenas, Hans-Josef Niederehe) constatent que, loin de poursuivre une régularité, voire une norme linguistique – les textes alphoncins foisonnent par exemple de dialectalismes et de polymorphisme verbal –, le roi tient par-dessus tout à la clarté et à la précision de son expression : plus que par la forme, il est préoccupé par les idées et leur transmission juste et directe. Il reste toutefois que, dans l'œuvre alphoncine, le lecteur retrouve à chaque pas des définitions de mots et des explications étymologiques, qui semblent refléter un moment particulièrement intense d'élaboration du castillan. Or, cette volonté de définition linguistique de la part d'Alphonse X n'est qu'une conséquence de son intérêt intellectuel plus général, car sa fin est de pénétrer l'essence des choses : les mots ayant, pour la mentalité médiévale, un lien naturel avec les objets qu'ils désignent, l'interrogation lexicologique est un moyen de recherche encyclopédique, une méthode de connaissance du monde (Hans-Josef Niederehe et Juan Ramón Lodares). Dans l'œuvre historiographique et juridique d'Alphonse X, on retrouve des références précises à un système conceptuel – comprenant des notions comme celles de *nom*, *mot*, *verbe*, *voix*, *son*, *grammaire*, *lettre*, etc. –, qui correspond à la théorie lin-

guistique de son temps telle qu'elle pouvait être enseignée à l'université de Paris par Guillaume de Shyreswood (Hans-Josef Niederehe). Concernant les pratiques philologiques, depuis au moins le XII^e siècle, des traducteurs comme Jean de Séville ou Gérard de Crémone prennent soin de bien choisir le meilleur manuscrit disponible avant d'entreprendre leurs versions. Alphonse X et ses collaborateurs s'adonnent, pour l'adaptation des sources et l'élaboration de leurs œuvres, à une complexe activité de critique textuelle qui comprend, entre autres, le choix des textes à traduire et à compiler, la sélection du meilleur manuscrit possible, la comparaison et la hiérarchisation des versions des différentes sources et la mention de celles-ci dans la rédaction finale. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge que voient le jour les premiers ouvrages linguistiques à proprement parler. Le philologue et linguiste Antonio de Nebrija est l'auteur des *Introducciones Latinae* (1481) et de la première grammaire de l'espagnol (*Gramática de la lengua castellana*, 1492), rédigée suivant le modèle des grammaires des langues classiques. Datent aussi de cette époque les premiers dictionnaires, notamment ceux d'Alonso de Palencia, *Universal vocabulario* (1490) et de Nebrija, *Diccionario latino-español et Diccionario español-latino* (1492-1495).

Mónica CASTILLO LLUCH

Bibl. : R. CANO AGUILAR, « Castellano ¿drecho? », *Verba*, 12 (1985), p. 287-306 • A. CARDENAS, « Alfonso X nunca escribió castellano drecho », in *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, A. Vilanova (éd.), Barcelone, PPU, 1992, vol. 1, p. 151-159 • J. R. LODARES, « Las razones del "castellano drecho" », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n^{os} 18-19 (1993-1994), p. 313-334 • H.-J. NIEDEREHE, *Alfonso X el Sabio y la lingüística de su tiempo* (1975), Madrid, SGEL, 1987.

IDÉES LINGUISTIQUES (Espagne, Siècle d'or). – La réflexion linguistique aux XVI^e et XVII^e siècles prend appui, d'une part, sur les travaux précurseurs d'Antonio de Nebrija et d'Alonso de Palencia, qui aspirent à délimiter l'espace propre du castillan face aux latin et aux autres langues vulgaires et, d'autre part, sur les emprunts aux idées humanistes (voir HUMANISME), au sujet des rapports qui s'établissent entre langue et littérature. L'objectif étant de définir ce qu'est une langue nationale, et, à terme, impériale.

Tout au long du Siècle d'or, bien que le latin continue d'être la langue savante par excellence, on assiste à une floraison spectaculaire des grammaires – Bernabé Busto (?-?), en 1532 ; l'Anonyme de Louvain, en 1559 ; Cristóbal de Villalón, en 1558 ; Bartolomé Ximénez Patón (1569-1640), en 1606 (?) ; Gonzalo de Correas, en 1625 ; Juan Villar (1596-1660), en 1651 –, à l'image de ce qui existait déjà pour les langues classiques (grec, latin, mais aussi arabe ou hébreu), avec un objectif autant descriptif que didactique. On aborde toutes les questions (graphiques, phonétiques, morphologiques, syntaxiques) et on s'adresse tantôt à un public autochtone, tantôt étranger. À l'opposé de cette approche inductive, celle, déductive, exposée dans son ouvrage *Minerva...* [*Minerva*, 1587], du grammairien latiniste Francisco Sánchez de las Brozas, dit « Le Brocense », peut surprendre par sa « modernité chomskyenne ». Face à l'usage, qui préside l'entreprise nebrijienne, il défend la logique : ce qui est logiquement correct se doit d'être idiomatiquement correct. Une conception qui rencontre un écho favorable en Europe (*Grammaire et Logique* dites de Port-Royal), mais non en Espagne, où Nebrija continue de régner en

maître incontesté. C'est justement dans l'esprit de ce dernier qu'à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle paraissent les premières grammaires des langues amérindiennes, élaborées à partir de l'observation d'une pratique langagière ; Fray Andrés de Olmos (v. 1485-1571), *Gramática de la lengua náhuatl o mexicana* (1547) ; Fray Domingo de Santo Tomás (1499-1570), *Arte de la lengua general de los indios de los reynos del Perú* ; Alonso de Molina (1513 ?-1585 ?), *Arte de la lengua mexicana y castellana* (1571) ; Luis de Valdivia (1560-1642), *Arte y gramática general de la lengua que corre en todo el reyno de Chile* (1606). En parallèle, un certain nombre de dictionnaires spécialisés commencent à voir le jour – Diego García de Palacio (1524 ?-1595), *Instrucción náutica, con un Vocabulario de los nombres que usa la gente de la mar* (1587) ; Juan Hidalgo (?-1602), *Vocabulario de Germanía* (1609) ; Juan Alonso Ruyzes de Fontecha (1560-1620), *Diccionario médico* (1609) – qui précèdent le premier dictionnaire monolingue espagnol le *Tesoro de la lengua castellana, o española* (1611) de Sebastián de Covarrubias y Horozco, ainsi que le *Vocabulario de refranes y frases proverbiales y otras fórmulas comunes de la lengua castellana*, annoncé par Gonzalo de Correas en 1625 dans son *Arte de la lengua española castellana*, mais édité seulement en 1906. Et c'est aussi en ce début du XVII^e siècle que le chanoine cordouan Bernardo de Aldrete (1560-1641) publie *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España* (1606), qui le place en digne successeur de Nebrija.

Cet intérêt pragmatique pour la langue déteint aussi sur les débats qui animent les humanistes et les créateurs eux-mêmes. Faut-il, comme l'affirme

le cardinal italien Pietro Bembo, promoteur du pétrarquisme et auteur d'une *Prose della volgar lingua* (1525), différencier clairement la langue vulgaire de celle littéraire prise comme modèle de référence, ou suivre Baldassare Castiglione plus réceptif aux conditions sociales propres à la performance linguistique ? Une interrogation qui nourrit le *Diálogo de la lengua* [*Dialogue de la langue*, écrit vers 1535, mais publié seulement en 1737] de l'érasmistre Juan de Valdés, ainsi que le *Discurso sobre la lengua castellana* (1546) du chroniqueur Ambrosio de Morales (1513-1591), et que l'on retrouve aussi chez Garcilaso de la Vega et Juan Boscán, traducteur, ce dernier, du *Cortigiano* (1534) de Castiglione, ou encore chez Fernando de Herrera dans ses *Anotaciones a Garcilaso de la Vega* de 1580, voire chez Félix Lope de Vega, dans son *Arte nuevo de hacer comedias* [*L'Art nouveau de faire les comédies*, 1609].

Reste que le platonisme renaissant suscite aussi une interrogation philosophique sur la nature même du langage, présente chez Juan Huarte de San Juan ou chez Fray Luis de León. Le premier, dans son *Examen des esprits pour les sciences* [*Examen de ingenios para las ciencias*, 1575] défend l'idée que la capacité de l'homme de lettres à manier avec art sa langue (le *ingenio*) est innée et non acquise, ce qui séduira le linguiste Noam Chomsky, qui verra en lui, avec Descartes, un précurseur de sa grammaire générationnelle. Le second, dans *Les Noms du Christ* [*De los nombres de Cristo*, 1583-1587], soutient, à la suite de Lucio Marineo Siculo (1460-1533), que le langage trouve son origine dans l'action directe de la nature (*monente ac dictante natura*). Moyennant quoi, il développera une théorie du nom en tant qu'existence spirituelle de la chose, voire